

Yohan Palmier

# Chile

roman

# Table des matières

Deux frères.....	3
La ville.....	4
Retour à Iñatu.....	15
La pluie .....	27
Les escadrons .....	31
Une idée de la religion.....	38
Et les parents... ..	45
La fête des lumières .....	48
La fabrique de parpaings .....	53
La disparition .....	62
Adolescence .....	72
Sim'zi .....	126
L'âge d'homme .....	147
La solitude .....	148
Zéno.....	168
Trisia .....	192
Les voyages.....	237
Épilogue .....	251
Mon testament.....	257

# Deux frères

## La ville

Le soleil descendait graduellement les côteaux de la haute colline. Cela faisait maintenant trois ans qu'ils étaient tout l'un pour l'autre, trois ans qu'ils s'étaient enfuis de cette famille d'accueil où ils avaient été placés. Manuel l'aîné avait voulu épargner à son petit frère les atrocités qu'il y avait vécues. Maintenant ils se retrouvaient sur la montagne du désespoir. Leur logis consistait en quelques centimètres carrés recouverts d'une habitation faite de bois, de tôle et de carton. Le soleil dardait ses rayons et leurs voisins plus êtres qu'humains, êtres de malheur, sortaient de leur torpeur tout autour de leur logis précaire. Des hommes et des femmes de tous âges s'entassaient là sur des mètres carrés. Les visages émaciés dont les yeux encore bouffis trahissaient une nuit de sommeil agitée, prenaient sans le savoir la même expression, celle d'une douleur teintée de résignation.

Les deux frères occupaient la partie la plus élevée du Mont Iñatu, haute colline dont les bidonvilles vus d'un hélicoptère évoquaient un immense patchwork vertical dressé vers le ciel. Les plus indigents résidaient vers la cime du Mont, dans des maisons à peu près semblables à celle des deux frères, si tant est que ce terme de maison pût s'appliquer à l'habitat précaire dans lequel ils se cachaient du soleil et de la pluie. Au fur et à mesure que l'on descendait vers la vallée, la misère se dévoilait moins

terrible. Quoique dans son ensemble, tout le Mont Iñatu offrait au regard la triste image de la pauvreté humaine.

Le monde des nantis existait pourtant. Sur l'autre rive de la rivière, au pied de la vallée, les maisons des bourgeois adressaient en contre plongée par leurs toits rutilants, leurs jardins entretenus et leurs solides structures, un pied de nez narquois à la crasse du bidonville suspendu. Ainsi, par un renversement ironique des choses, l'élévation vers les cimes s'avérait inversement proportionnelle à l'élévation sociale. Comme une évidence du sort, les deux jeunes frères occupaient la place la plus élevée de cette échelle sociale inversée.

La journée avançait, il fallait songer à manger. Le dur exercice récurrent de la survie commençait. Du haut de ses treize ans Manuel témoignait d'une force de caractère inhabituelle pour un enfant de cet âge. La misère forge souvent en son sein des êtres décidés qui dans l'adversité font le sacrifice d'une enfance frivole au profit d'une intelligence pragmatique dévolue à une vie de combat. Il n'y avait pas de temps à perdre...bientôt la cohue générée par ces pauvres gens en mouvement rendrait bien plus difficile la progression des deux enfants vers les degrés inférieurs de la colline.

Manuel attrapa Chile par le bras et ils se mirent à marcher à vive allure. Leur progression, quoique rapide, se trouvait ralentie par l'exigüité des ruelles. Leur marche semblait plus proche, sur certaines portions, de l'exercice du funambule. Où pourraient-ils bien aller ? Cette

question obsédait le frère aîné. Toutefois, au cours de ces trois années d'une existence de lutte, il avait toujours réussi à en trouver la réponse. Ils parcoururent très rapidement la calle Media, c'est ainsi que l'on nommait la ruelle principale, étroite et sinueuse qui sillonnait toute la colline. Ils étaient debout maintenant devant la rivière au pied de la vallée, limite naturelle entre le monde d'Iñatu et celui des nantis. L'unique moyen sûr de la franchir se matérialisait chaque matin à travers les herbes hautes, on le voyait maintenant, le *Pont des Travailleurs*.

Les deux garçons prirent soin de tromper la vigilance des gardes. Ces soldats de faction avaient été dépêchés par la municipalité afin de surveiller le pont. Ils cantonnaient sur l'autre rive et ne laissaient passer que les heureux détenteurs d'un visa de travail. Les autres pouvaient soit nourrir l'espoir presque inaccessible de se procurer ces sésames, soit, et c'était la grande majorité, tenter la traversée à la nage de cette rivière capricieuse dont le lit avait souvent été par le passé le lieu de repos éternels.

Manuel se dirigea vers une excavation cachée et en sortit une petite bouée. Ils se déshabillèrent. Ils commencèrent à nager après avoir pris soin de rouler leurs vêtements en boule dans un sac qui ils s'accrochaient à la taille. Depuis le temps qu'il effectuait cette traversée en tandem, cette bouée était le lien vital qui liait Chile à son frère aîné.

Au tout début, Manuel franchissait seul cette délimitation liquide, son petit frère restait à Iñatu. Ils se

retrouvaient le soir puis partageaient les rapines comestibles que Manuel avait dérobées en ville. Maintenant, Chile suivait Manuel car il ne voulait point imposer à son frère une fatigue plus grande que celle de sa propre survie. Il devait lui aussi se battre pour lui-même pour ne pas être un poids supplémentaire dans cette existence déjà bien difficile.

Arrivés sur l'autre rive au prix d'un effort certain, ils regardaient au loin les résidents du Mont présenter leur laissez-passer aux gardes du Pont. Les heureux possesseurs de ces documents avaient un droit de travail journalier dans la vallée. Le laissez-passer, renouvelé chaque jour par leurs employeurs, maintenait dans les équipes un haut degré de productivité. Ces ouvriers des quartiers pauvres, conscients de leur « chance » mettaient tout en œuvre afin de conserver ce fragile privilège. Ces hommes et ces femmes grossissaient ces cohortes de manœuvres, de manutentionnaires, de femmes de ménage, en somme, toutes les petites mains non qualifiées qui permettaient aux rouages de l'opulente cité de fonctionner. Seuls les ouvriers qualifiés demeuraient en ville et bien qu'ils ne fussent pas aussi riches que les bourgeois citadins, ils constituaient la classe moyenne par-delà la rivière. L'hostilité ressentie par ceux d'Iñatu, reconnaissables à leurs vêtements ainsi qu'à leur aspect misérable, rappelait à ces-derniers que leur condition non contente d'être pénible s'avérait également immuable.

Comme une nuisance nécessaire à laquelle ces bourgeois s'étaient habitués, ils toléraient pour quelques heures du jour qu'on laissât pénétrer dans leur ville ces va-nu-pieds de la Montagne. Les nantis trop habitués au confort et trop orgueilleux pour s'astreindre à des tâches subalternes, avaient la mort dans l'âme accepté que l'on délivrât des laissez-passer à certains « élus » du Mont. Les journaliers dépensaient leur maigre salaire dans la vallée et ramenaient tout ce qu'ils pouvaient à Iñatu. Ainsi l'économie du Mont dépendait en grande partie de ces quelques travailleurs chanceux. Tout venait de la vallée. Et tous ceux qui pouvaient améliorer leur quotidien sur le Mont trouvaient l'origine du peu qu'ils avaient, de la ville. Pour deux orphelins dénués de tout soutien et de toute relation de part et d'autre de la rivière, seule la débrouillardise comptait. De nombreux pauvres sans laissez-passer bravaient les plus grands dangers afin de se procurer de quoi vivre, et il n'était point rare de voir des corps mutilés revenir au Mont ou de déplorer des disparitions.

Une fois la rivière franchie, les enfants, totalement séchés puis vêtus, se dirigèrent vers l'entrée de la ville. Sur ce côté du fleuve, le premier obstacle tenait en un mur de deux mètres qui enserrait une fabrique de parpaings. Les deux frères n'eurent aucun mal à l'escalader. Manuel fit la courte échelle à son frère puis monté sur un parpaing, il sauta pour attraper l'arête supérieure de l'enceinte. Il s'agissait, une fois dans la fabrique, de se faire le plus discret possible avant de ressortir par l'entrée du personnel.



Une fois dehors, ils cheminaient sur une centaine de mètres puis arrivaient dans le quartier résidentiel, le plus beau de la ville. Les hautes haies dérobaient au regard ces maisons cossues. Les clôtures se dressaient fièrement pour dissimuler au quidam l'intimité de ces luxueux logis que leurs propriétaires gardaient jalousement. Fort heureusement, aucune clôture aussi opaque fût-elle, pour peu que l'on s'en approchât, ne pouvait tenir secret aux yeux des enfants les magnifiques villas ainsi que les parterres fleuris. À travers les interstices resserrés du grillage et des haies, un monde exotique se dévoilait à eux. L'architecture impeccable, le revêtement immaculé des habitations rendait témoignage d'une opulence étrangère à tous ceux du Mont. La symétrie de ces jardins colorés où se trouvaient souvent d'insolites fontaines, donnait à l'ensemble une impression onirique, comme s'il se fut trouvé dans ce monde des havres de paix où l'adversité n'avait point sa place. Tout y paraissait ordonné : des arbustes soigneusement élagués, aux rangées de glaïeuls, de jasmin et de rose. Quant aux plus riches bâtisses, il n'était pas rare d'y apercevoir des bassins où des carpes koïs nageaient nonchalantes parmi des nénuphars. Les seuls instants de flânerie que s'octroyaient Manuel et Chile, s'écoulaient dans ce quartier résidentiel. Secrètement, chacun des frères, hypnotisés par ce spectacle d'harmonie et de calme, s'interrogeait sur la douceur que serait susceptible de ressentir tout homme, à vivre en pareil lieu. Toutefois, conscient également du caractère pernicieux que ce genre de spectacle véhiculait, Manuel

s'arrangeait toujours pour que son petit frère ne s'attardât pas trop dans ces ruelles. À trop contempler la beauté, la misère ne se dévoilerait que plus cruelle. Ainsi, le médicament trop dosé empoisonne plus qu'il ne guérit.

En outre, il y avait également un aspect pratique à ne pas s'attarder trop longtemps dans les environs, les escadrons patrouillaient régulièrement aux abords de ces quartiers, garantissant à ses résidents la quiétude des lieux.

Les larges devantures des magasins se succédaient. Les murs austères couvraient de leur tristesse ces temples du consumérisme. Les gens aisés y avaient leur quartier, leurs loisirs y étaient inféodés. Ces commerces ne représentaient aucune valeur pour les deux frères. Seule la nourriture importait. Ils jetaient malgré tout, sur les vêtements onéreux, les parures scintillantes et les chaussures en cuir surpiqué, un regard détaché. Conscients déjà à leur âge, de la futilité dont font preuve les gens riches à dépenser tant d'argent pour se procurer des objets impropres à la survie tandis qu'ailleurs tant d'indigents mouraient de faim. Pour Manuel et son frère, ces objets symbolisaient l'égoïsme des hommes.

Ils s'enfoncèrent plus avant dans le centre-ville. Le ravissement plus olfactif que visuel les poussait à sillonner les ternes ruelles. Manuel demanda à son frère de l'attendre pendant qu'il irait quêmander de la nourriture. Il se présenta à la porte du premier restaurant qu'il vit, y entra. Chile que la faim tenaillait, brûlait d'impatience de voir revenir son aîné avec de quoi se nourrir. Quelques minutes plus tard, la porte s'ouvrit violemment, Manuel fut jeté dehors sans ménagement par le maître d'hôtel du lieu. Il tomba lourdement sur le pavé, il se releva derechef. Il se dirigea vers Chile tout en lui adressant un sourire ou plutôt une grimace qui cachait mal sa douleur et la honte de se voir ainsi traité devant son frère. Il ne se découragea pas pour autant. Parcourant la ville, le même scénario se répétait encore. L'indigence des enfants n'éveillait aucune compassion chez des

restaurateurs soucieux d'écarter ces petits mendiants de leur clientèle policée. Rien n'y ferait, il ne devait pas compter sur la générosité de ces gens-là. Les routes pavées de la ville constituaient un dédale bien connu de Manuel. À chaque croisement, identique les uns aux autres, pour des yeux non exercés, une succession de bâtiments en pierre de taille n'augurait aucun lieu où la faim eût pu être rassasiée. Comme ces immeubles paraissaient hauts ! le soleil était à son zénith, ils accélérèrent le pas car en ville chaque minute comptait. La nuit ne devait jamais les surprendre. Nager dans l'obscurité s'avérait sans aucun doute le plus sûr moyen de se noyer. S'attarder non plus, il n'y avait point droit. La milice parcourait inlassablement les rues de la municipalité. Après avoir marché deux bonnes heures, les deux frères fatigués s'accordèrent une pause. Chile regardait Manuel, le dévisageait plutôt. Il connaissait ce regard figé, il le savait préoccupé. Il n'était pas bien grand mais comprenait déjà un certain nombre de choses. Les préoccupations de Manuel venaient toutes de son incapacité à rendre l'existence de son petit frère meilleure. Et quand il s'enfermait dans cet éphémère mutisme, tout son être tendait à trouver une solution, cela Chile le savait. Il n'y avait plus qu'à attendre, la solution venait toujours !

Après quinze minutes de repos, ils se remirent donc en chemin. Ils continuèrent la route vers l'est de la ville. Les quelques hectomètres qui les séparaient du marché municipal furent franchis avec peine. Quand ils arrivèrent, tout était terminé. Les maraichers arrivés très

tôt, écoulaient rapidement leurs marchandises et, les étals, achalandés tantôt, ne le demeuraient pas bien longtemps. Ce marché à ciel ouvert avait été déserté quelques minutes plus tôt. Le temps qu'ils avaient mis pour y arriver, avait suffi aux clients matinaux pour terminer leurs emplettes. Pour toutes ces raisons, les jeunes garçons rechignaient à s'y rendre de coutume. Ils n'arrivaient jamais à l'heure.

Il ne leur fallait pas moins de deux heures et demi pour effectuer le trajet qui les séparait de la rivière au marché, et l'allure n'y faisait rien, ils étaient toujours en retard. Arrivés sur les lieux, ils trouvèrent les étals déjà lavés à grande eau. Quelques légumes abimés jonchant le sol, trempaient désormais dans une eau sale. Ce spectacle offrait une piètre perspective à des estomacs affamés. L'abattement se lisait sur leur visage mais il fallait malgré tout faire contre mauvaise fortune bon cœur. Ils prirent les quelques aliments jugés comestibles, les essuyèrent du mieux qu'ils purent puis les mangèrent. Ils répétèrent ces mêmes gestes aussi longtemps que leur faim ne fut assouvie, mais le goût altéré par l'eau souillée ainsi que la difficulté à trouver des fruits encore intacts provoquèrent rapidement leur satiété. Après ce frugal repas, les frères se reposèrent quelques minutes. Le retour promettait d'être éprouvant. Tant d'énergie dépensée pour si peu de calories ! Seules les situations d'extrême disette les poussaient à aller au marché.

Les visages rembrunis, les deux enfants se levèrent puis partirent. Pour de jeunes organismes, une

telle distance pouvait paraître éprouvante, les deux frères habitués à l'effort marchaient sans prêter attention à la fatigue. Les mètres défilaient puis les kilomètres, les minutes s'étiraient puis les heures. Ils marchaient la tête penchée vers le sol en laissant divaguer leur pensée.

Penser, cela ne demandait pas trop d'énergie. À quoi songeaient-ils ? Peut-être prenaient-ils conscience à leur âge de la dureté de l'existence ou s'interrogeaient-ils sur le bonheur qu'ont les enfants chanceux d'avoir des parents pour s'occuper d'eux. Peut-être n'était-ce rien de tout cela ? Leur esprit se fixait peut-être tout simplement sur des images, celle des herbes qu'ils foulaient, du caillou qu'ils poussaient du pied ou tout simplement sur de vagues impressions.

## Retour à Iñatu

Le retour se fit donc dans le silence. Arrivés à la rivière, Manuel sortit de sa cachette la bouée qu'il avait pris soin de bien dissimuler. Ils se déshabillèrent et, les vêtements une fois protégés de l'eau, ils se mirent à nager. Au retour, la traversée durait toujours plus longtemps. Sans doute était-ce dû à la fatigue accumulée durant la journée, à l'affaiblissement d'organismes mal nourris. Le courant plus fort en fin d'après-midi ne leur facilitait en rien la tâche. Manuel redoublait d'effort dans l'eau, Chile s'accrochait à la bouée et nageait comme il pouvait afin de soulager son frère. Combien de fois n'eurent-ils pas l'impression que leur traversée serait la dernière. Souvent à bout de souffle, il restait comme seul moteur l'espoir fugace que la vie ne devait pas s'arrêter dans cette rivière. Et à ces moments-là, ils retrouvaient courage en se regardant mutuellement. Chile se disait qu'il n'avait pas le droit d'abandonner tant que Manuel se démenait dans l'eau. Manuel, quant à lui, songeait à ce que serait le devenir de Chile si, lui, l'aîné n'avait pas la force de le mener sur l'autre rive.

La détermination chevillée aux corps, les frères jusqu'alors avaient toujours réussi à s'extirper de la rivière. Ils se trouvaient maintenant sur l'autre rive au prix d'un effort qui avait très certainement consumé le peu de calories ingérées quelques heures plus tôt.

Une fois vêtus, ils amorcèrent l'ascension d'Iñatu. Ils empruntèrent la ruelle principale, calle Media. Tout

n'était que misère sur la haute colline. Les maisons du premier degré quoique misérables, se distinguaient tout de même des habitations de fortune faites de brique et de broc du dernier degré de la colline. Les sections traversées par les deux frères offraient au regard un visage disparate. Les moins miséreux consolidaient leur demeure de fortune de parpaings mal agencés reliés par des veines de ciment traçant dans les murs des quadrilatères irréguliers. Les gens du Mont étaient chaleureux pour la plupart. La misère et l'humilité vont souvent de pair. La petitesse des logements ainsi que l'exiguïté de l'espace sur lequel ils s'étendaient, ôtaient toute velléité d'isolement. La densité humaine engendrait un tel fourmillement que les rapports cordiaux permettaient seuls de supporter une telle promiscuité. Tous se connaissaient peu ou prou. Tout le monde empruntait à un moment de la journée la calle Media et bien qu'il y eût plusieurs ruelles adjacentes, cette artère principale matérialisait l'unique moyen de se rendre au *Pont des travailleurs*.

Les frères connaissaient pratiquement tout le monde. Les gens les appréciaient car ils étaient polis. Tous savaient qu'ils tentaient de survivre dignement sans jamais se plaindre. Ils ne quémandaient rien comme le faisaient bon nombre d'enfants de leur âge. Manuel avait un jour expliqué à Chile que mendier à Iñatu ne servait pas à grand-chose, si ce n'était qu'à appauvrir des gens qui l'étaient déjà suffisamment.



À l'occasion, ils s'autorisaient un détour pour discuter avec Jorge, leur jeune ami espiègle. Jorge leur racontait souvent les potins d'Iñatu. Ses oreilles traînaient partout. Discuter avec lui équivalait à acheter le meilleur quotidien du coin. Les infos qu'il donnait, outre qu'elles présentaient une fiabilité indéniable, étaient contées de manière si divertissante que les frères ne manquaient pour rien au monde cette pièce théâtrale à ciel ouvert dont le protagoniste principal était joué, heureux hasard, par ce conteur toujours en verve. Pour se rendre chez Jorge, il passait devant la maison du petit Sébastien. Il attendait là, devant sa porte, debout avec un cartable au dos. Les seuls instants où il rentrait dans sa cabane c'était quand il suivait des messieurs venus voir sa mère. Pourtant aux dires de Jorge, à ces moments-là, sa mère prétextait des courses et s'en allait un instant.

Ils trouvèrent Jorge près de sa case en train de jouer avec son petit chien. Il ne s'aperçut pas qu'il était épié. Il affublait d'un tas de petits noms son animal de compagnie. Cela fit rire les deux frères qui ne purent bien longtemps se dérober à sa vue. Surpris, il sursauta puis se mit à rire de concert avec les deux frères. Visiblement heureux de se voir, ils commencèrent à discuter. Mais aujourd'hui, les nouvelles ne furent point réjouissantes. Iñatu déplorait la disparition d'enfants. Les visages se figèrent, ils savaient tous que ces disparitions ne devaient rien au hasard. Les escadrons qui patrouillaient sans cesse dans la ville, effectuaient souvent de discrètes incursions à Iñatu. Du moins, cette théorie accréditée par le plus grand nombre, plausible en bien des points, corroborait

seule la disparition de jeunes orphelins qui n'avaient jamais traversé le Pont. Mais comment ces miliciens agissaient-ils ? La thèse de Jorge avait à l'évidence été minutieusement méditée. Selon lui, les membres de l'escadron s'immisçaient en tenue civile parmi les gens du Mont au moment où la majorité des travailleurs s'activaient en ville. Un visage étranger ou deux ne juraient en rien car bien que la plupart des gens fussent familiers, il n'était point rare qu'un inconnu vînt de la ville pour y visiter un parent. Les laissez-passer pour entrer à Iñatu s'obtenaient bien plus facilement que pour se rendre en ville.

Cela ne servait à rien de s'attarder sur ces événements dramatiques, d'autant qu'on n'y pouvait rien. Il suffisait simplement de redoubler de prudence. Tout attribuer à la fatalité, c'était le plus sûr moyen d'exorciser cette peur qui tiraillait les enfants d'Iñatu. La vie des misérables ne comptait pas. Les puissants de la ville bafouaient sans vergogne le droit élémentaire de chaque homme à vivre en toute sécurité.

Les frères racontèrent à Jorge leur escapade en ville. Ils n'omirent pas de dévoiler qu'ils n'avaient pas trouvé grand-chose au marché. Jorge s'absenta, il revint avec une miche de pain. Les frères furent gênés, ils n'avaient pas mentionné ce détail pour apitoyer mais avec leur ami, il n'y avait pas de problème. Ils acceptèrent donc. La mère de Jorge était du nombre des « chanceux » possédant un laissez-passer. Jorge, mieux loti que les deux frères, leur venait quelquefois en aide :

« Et puis, leur dit-il, il faut bien vous payer vos récits d'aventures. »

Il n'avait pas la possibilité de quitter Iñatu, sa mère jugeant l'entreprise trop dangereuse sans laissez-passer. Jorge vivait, de la sorte, son aventure en ville par procuration. Il se délectait tout autant des récits de Manuel, que les frères s'amusait des potins des ruelles du Mont. En sa compagnie, le temps filait. Le moment de se quitter approchait. La mère de Jorge ne tarderait pas à rentrer. Bien que la présence des frères ne la dérangent en rien, Manuel d'expérience s'était aperçu que, fatigués, les adultes s'agaçaient plus facilement envers leur progéniture. Ainsi, Manuel et Chile préféraient quitter leur ami de crainte d'engendrer par leur présence l'impatience de sa mère. Ils saluèrent Jorge puis partirent.

Au fur et à mesure de leur ascension, les cabanes présentaient un aspect des plus misérables. Les quelques habitations hétéroclites du degré inférieur, composées de quelques parpaings, cédaient la place à des cases faites de tôles et de planches de bois. La cabane des deux enfants était sans conteste la plus misérable de toutes. Manuel et son frère entrèrent chez eux. Il n'y avait pas grand-chose. Le sol en terre battue, et propre malgré les circonstances, était jonché d'une petite table sur laquelle étaient posées deux fourchettes et une casserole, dans un des coins, quelques rares vêtements pliés. Toute la fortune des enfants en somme. Dans un autre coin de l'espace, trois parpaings surmontés d'une grille permettaient aux enfants de cuisiner, quand, par un

heureux hasard, ils réussissaient à se procurer à la fois de la nourriture et du charbon pour la faire cuire.

Les enfants dormaient à même le sol. L'inconfort du coucher des premiers mois avait cédé la place à l'habitude. Et, la fatigue d'une journée bien remplie anesthésiait les corps. Ils s'endormirent très vite.

Le lendemain, les enfants se rendirent au dispensaire tenu par les sœurs Ursulines. Sœur Suzanne, supérieure de l'ordre, affichait en toute circonstance un visage aimable. Elle portait toujours des vêtements immaculés, bien que la horde des désœuvrés couverts de poussière qui la sollicitaient constamment, peinât à maintenir une distance respectueuse.

Quand elle aperçut les deux frères, elle se dépêcha d'aller à leur rencontre. Sœur Suzanne éprouvait pour ces deux démunis une affection toute particulière. Peut-être que sa fibre maternelle se réveillait à la vue de ces jeunes garçons qui affrontaient l'adversité sans l'aide d'un adulte :

« Bonjour Manuel, bonjour Chile, comment allez-vous aujourd'hui ? Vous n'êtes pas malades j'espère ?

— Bonjour sœur Suzanne ! répondirent-ils en chœur

— Non, nous nous portons bien ! Répondit Manuel. Nous venons juste vous rendre visite. Comme cela fait un moment maintenant que nous n'étions pas venus, nous ne voulions pas que vous vous fassiez du souci. »

Touchée par tant d'égards, sœur Suzanne ne put retenir un sourire :

« Chile, pourrais-tu m'attendre au réfectoire, sœur Maria te remettra un petit quelque chose pour ton frère et toi. Je dois m'entretenir un instant avec Manuel.

- Oui ma sœur, répondit le cadet. » Puis il se dirigea vers le réfectoire.

Manuel savait déjà de quoi il aurait à discuter. Il recommençait sans cesse le même débat avec sœur Suzanne qui se soldait inmanquablement par les mêmes conclusions.

« Avant tout Manuel, je tiens à te préciser qu'en aucun cas je n'irai à l'encontre de ta décision. Je respecte tes choix, bien que tu sois un peu jeune, mais je t'estime bien assez mûre pour t'occuper de ton frère. Cependant, bien que vous soyez en bonne santé, la vie que vous menez n'est pas idéale pour des enfants de votre âge. Tu sais que le foyer de sœur Constance en ville accueille les jeunes orphelins. Elle n'aurait aucun mal à vous trouver une famille d'accueil.

- Je vous remercie ma sœur mais si nous vivons de la sorte, c'est pour éviter de nous retrouver en famille d'accueil. J'ai déjà eu l'occasion de vous raconter à quel point notre dernière famille ne s'est pas montrée gentille avec moi. Je ne veux pas avoir à revivre cela.
- Je te comprends mon petit, pourtant les familles ne sont pas toutes les mêmes. Tu n'as pas eu de chance mais cela ne veut pas dire que la prochaine famille ne saura pas vous aimer. Je comprends que tu ne veuilles pas prendre ce risque mais qui peut vivre comme vous le faites ?

- Nous ne sommes pas les seuls ma sœur, à Iñatu, il y a beaucoup d'orphelins.
- Je sais bien ! Sache tout de même que tous ces orphelins dont nous avons connaissance se voient finalement placer en famille d'accueil. Ils ont la possibilité de mener une existence plus facile. On a tous besoin de soutien dans cette vie. Je suis persuadée que vous feriez le bonheur d'une famille en manque d'enfants.
- Sœur Suzanne, je vous crois quand vous dites qu'il y a des gens bien mais comment en être sûr. Je ne prendrai pas le risque que mon petit frère et moi nous retrouvions chez d'horribles personnes. Et notre vie est supportable ! Tant que nous sommes ensemble, tout se passera bien !
- Je suis heureuse de l'entendre Manuel, ne penses-tu pas tout de même que le moment viendra où les difficultés seront trop nombreuses et qu'il te faudra te raviser ?
- Non ma sœur !
- Et Chile dans tout ça, tu lui as demandé son avis ?
- Chile restera avec moi ! c'est mon petit frère, il n'a plus que moi et je n'ai plus que lui. Personne ne nous séparera, il pense comme moi ! »

Sœur Suzanne sentait bien que Manuel commençait à s'agacer, elle ne voulut pas pousser la conversation plus avant. Elle admirait chez un garçon de

cet âge une telle force de caractère et par respect pour leur misère et leur manière de l'endurer, elle ne parla plus de ce sujet, pour cette fois. Il ne servait à rien d'imposer un point de vue, surtout à un esprit comme celui-là. Les placements contraints dans des familles d'accueil présentaient selon elle plus d'inconvénients que d'avantages. Les enfants placés de la sorte finissaient par se convaincre qu'ils n'étaient pas à leur place et se rendaient malheureux par la même occasion. Seuls les orphelins lassés d'une vie d'errance acceptaient de bon cœur le placement en famille d'accueil. Cette issue intervenait très vite dans la majorité des cas. Le cas de Manuel et de son frère tenait de l'exception. Les trois années passées n'avaient en rien entamé la détermination de Manuel. Sœur Suzanne espérait toujours que l'aîné, fatigué par tant de misère, accepterait enfin de se rendre à la raison, mais rien n'y faisait. Elle en vint même à se demander si elle ne devait dans ce cas extrême déroger à ses principes en réclamant un placement d'office. Manuel et Chile ne présentaient aucun signe de malnutrition, se consola-t-elle. Dans certaines familles d'accueil de condition modeste, les enfants s'éreintaient à des travaux d'esclaves. Les riches bourgeois de la ville n'adoptaient pas les enfants venus d'Iñatu. La classe moyenne citadine recevait le gros des troupes.

« Bien, comme tu voudras Manuel, sache tout de même que si tu changes d'avis, tu sais à qui t'adresser n'est-ce pas ? Rends-toi au réfectoire, Chile doit t'y attendre.



- Oui et je vous en remercie ma sœur ! Au revoir !
- Au revoir Manuel, tu salueras Chile pour moi. »

Manuel se dirigea vers le réfectoire. On lui servit un bon repas. Chile avait mangé plus que de raison. Il lui montra ce que sœur Maria lui avait remis, un paquet de bonbons au caramel. Manuel se réjouit pour lui car il savait que Chile les aimait tout particulièrement. Il ne venait au dispensaire, en définitive, que pour voir ces instants de parfait bonheur s'afficher sur le visage de son petit frère. Quoique la contrainte lui parût plus grande à chaque fois, les questions de sœur Suzanne toujours plus pressantes l'avaient poussé à espacer ses visites. Il s'interrogeait toujours, *et si elle avait raison ? Peut-être que l'avis de Chile n'est pas le même que le mien ?*

Chile voyant son frère songeur s'inquiéta :

« Sœur Suzanne t'a contrarié ?

- Non répondit-il, en tout cas pas plus que les fois précédentes.
- Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?
- Elle s'inquiète pour nous. Elle dit que notre mode de vie est trop difficile. À notre âge, avoir un foyer semble plus normal. Tu en penses quoi ? Tu préférerais vivre en famille d'accueil ? »

Chile se tut, il réfléchissait.

« Moi, je préfère qu'on reste ensemble. Je me souviens comment notre précédente famille était méchante avec toi. Alors non ! On continue comme ça ! Cette vie-là n'est pas si difficile, on y est habitué ! »

Manuel semblait rassuré. Toutefois, son cadet ne disait-il pas cela afin de le conforter dans son choix ? En avait-il vraiment envie ?

Les passages au dispensaire avaient ceci de bénéfique qu'ils n'avaient pas à se rendre en ville. Après le problème du repas résolu, ils flânaient dans les ruelles d'Iñatu. À ces moments-là, ils rencontraient toujours des jeunes comme eux. Ils discutaient de tout ce qui plaît aux enfants du même âge. Ils s'amusaient aux mêmes jeux que les autres enfants sous d'autres latitudes. Un ballon et le match commençait. Chile jouait immanquablement dans l'équipe de son frère car à ce jeu Manuel se montrait le plus habile. Très populaire parmi les enfants de la colline, il était désigné capitaine à l'unanimité. Il débordait d'inventivité, il dribblait comme aucun autre. Les jeux se poursuivaient jusqu'en fin d'après-midi puis, les compagnons de foot rentraient chez eux les uns après les autres, non pas lassés de s'amuser mais contraints de regagner leur foyer. Il ne restait plus que les deux frères qui commentaient chaque action du match. Chile demandait à Manuel de lui montrer ses nouveaux dribbles. Ce-dernier pas peu fier, s'exécutait, lui mimant sans ballon ses inventions du jour. Puis, ils rentrèrent eux aussi. Une autre journée s'écoula à Iñatu.